

LE FRANÇAIS A ABIDJAN (CÔTE D'IVOIRE)

Vers une analyse multidimensionnelle de la variation¹

Anne Moseng Knutsen
Université d'Oslo (Norvège)
anne_moseng.knutsen@chello.no

Introduction

La Côte d'Ivoire représente un cas particulièrement intéressant pour la francophonie linguistique africaine. La situation sociolinguistique ivoirienne est complexe : les quelque soixante langues ivoiriennes y coexistent avec les langues venues avec l'immigration des pays voisins et le français, la seule langue ayant un statut officiel et, partant, profitant d'un support institutionnel. A la différence de la plupart des anciennes colonies françaises en Afrique de l'Ouest, la Côte d'Ivoire se caractérise par un taux important de francophones réels, c'est-à-dire de locuteurs susceptibles de se servir du français en dehors des domaines officiels. En effet, dans une enquête que j'ai menée dans le cadre de ma thèse de doctorat (Knutsen 2007), il apparaît que 95% des Abidjanais interrogés se servent du français dans le contexte familial au détriment d'une langue africaine. Le français s'acquiert de plus en plus souvent comme L1, conjointement ou non à une langue africaine et souvent de manière non-institutionnelle. Cette acquisition non-institutionnelle donne lieu à l'établissement progressif de normes endogènes, caractérisées par des restructurations dans tous les domaines du système linguistique, décrites entre autres par Boutin (2002), Jabet (2005) et Ploog (1999). Les études antérieures étant toutes qualitatives, nous nous proposons d'analyser la variation observée dans notre corpus d'un point de vue quantitatif en soumettant nos données à une analyse des correspondances. De nature exploratoire, l'analyse des correspondances permet de dégager les structures inhérentes aux données de notre corpus et de voir les relations qui existent entre catégories sociales, variables linguistiques et locuteurs.

Le corpus

L'étude se base sur un corpus de 26 heures d'enregistrements effectués à Abidjan entre 1998 et 1999 et répartis sur 45 locuteurs de profils sociolinguistiques différents quant au niveau de scolarisation, à l'âge et à la langue maternelle. Le corpus contient des entretiens semi-directifs en contexte formel et en contexte informel, des entretiens individualisés portant sur la situation sociolinguistique du pays ainsi qu'une enquête orale par questionnaire.

¹ Le présent article est une version abrégée d'un chapitre de notre thèse de doctorat (Knutsen 2007). Nous tenons à remercier le professeur Daniel Apollon, Université de Bergen (Norvège), qui a effectué les analyses des correspondances.

L'analyse des correspondances : quelques principes théoriques

L'analyse des correspondances² se distingue des méthodes statistiques « classiques » à plusieurs égards. Si l'analyse statistique classique est déductive et confirmatoire, l'analyse des correspondances est inductive, descriptive et exploratrice. Au lieu de tester une hypothèse, le chercheur essaie, à travers une analyse des correspondances, de décrire les qualités des données, sans suppositions *a priori*, afin de découvrir les structures générales qui caractérisent les données. Cette approche est particulièrement rentable dans le cas de la sociolinguistique qui décrit dans la plupart des cas des situations complexes où plusieurs facteurs interagissent. Une carte des correspondances permet une lecture *relationnelle* des catégories individus, variables linguistiques et variables extralinguistiques. L'analyse des correspondances n'implique pas de relations *causales* entre catégories, mais révèle des polarités, affinités et attractions entre les catégories considérées.

L'analyse des correspondances est élaborée par une technique de *représentation barycentrique* où chaque locuteur s'organise par rapport aux variables retenues. Le barycentre est le *centre de gravité* (ou le *profil moyen* des lignes et colonnes) par rapport auquel se situent tous les objets considérés. Tous les profils (ou pourcentages par rapport au total de la ligne ou de la colonne) se situent sur la carte des correspondances autour de ce barycentre en fonction de leur poids relatif. De cette manière apparaissent les *relations* qui existent entre les différentes catégories. Sur la carte des correspondances, les rapports de similitude ou de différence entre catégories sont interprétés d'une part par la distance qui les sépare du barycentre et d'autre part par la distance qui existe entre elles. Ainsi, l'interprétation de l'analyse des correspondances part du principe « qui se ressemble, s'assemble ».

Les variables

Pour l'analyse des correspondances nous avons mobilisé trois variables extralinguistiques et neuf variables linguistiques. Comme variables linguistiques, nous avons choisi un certain nombre de traits linguistiques non-standard observés à travers les différentes strates du corpus³. Comme variables extralinguistiques, nous avons opté pour le niveau de scolarisation, le contexte énonciatif (formel / informel) et les attitudes linguistiques. Dans ce qui suit nous présentons brièvement les variables mobilisées pour l'analyse des correspondances, en commençant par les variables extralinguistiques.

La première variable examinée est le niveau de scolarisation des locuteurs. Nous avons dégagé trois groupes de locuteurs : Le groupe A rassemble les locuteurs non-scolarisés ainsi que ceux qui ont fait une partie de l'enseignement primaire sans avoir obtenu le C.E.P.E. (*Certificat d'Etudes Primaires et Élémentaires*), consacrant

² Pour les principes théoriques sous-tendant l'analyse des correspondances nous nous référons à Benzécri 1992.

³ Pour la définition de « non-standard » nous nous appuyons sur Ploog qui le définit comme « la somme des traits non compatibles avec les principes d'une grammaire standard mais relevés dans le discours » (2002 : 79).

six ans d'études. Le groupe B comprend les locuteurs ayant obtenu le C.E.P.E. et ayant, éventuellement, fait une partie du premier cycle de l'enseignement secondaire (collège) sans avoir obtenu le B.E.P.C. (*Brevet d'Etudes du Premier Cycle*), consacrant quatre ans d'études. Le groupe C comprend les locuteurs ayant obtenu le B.E.P.C., ce groupe se composant ainsi des locuteurs qui ont fait ou interrompu le second cycle de l'enseignement secondaire (lycée) ainsi que ceux qui ont atteint un niveau de l'enseignement supérieur. La variable « contexte » (formel vs. informel) a été retenue dans l'optique de faire émerger la variation diaphasique qui caractérise la production linguistique des locuteurs. Notre hypothèse est que si les traits non-standard apparaissent dans la production linguistique formelle des scolarisés, cela laisse supposer que ces traits ont une légitimité dans la communauté linguistique qui assure leur maintien au passage de l'informel au formel. Finalement, la variable « attitudes linguistiques » a été retenue afin de déterminer dans quelle mesure elles ont une incidence sur la production linguistique des locuteurs :

Variables extralinguistiques retenues pour l'analyse des correspondances

VARIABLE	DEFINITION
ATTPOS	Attitudes positives envers la norme locale
ATTNEG	Attitudes négatives envers la norme locale
SCOL 1	Niveau de scolarisation inférieur au C.E.P.E. (groupe A)
SCOL 2	Niveau de scolarisation supérieur au C.E.P.E. mais inférieur au B.E.P.C. (groupe B)
SCOL 3	Niveau de scolarisation supérieur au B.E.P.C. (groupe C)
F	Variable linguistique repérée en contexte formel
IF	Variable linguistique repérée en contexte informel

Les neuf variables linguistiques retenues pour l'analyse des correspondances ont toutes une fréquence importante dans le corpus et apparaissent comme des marqueurs linguistiques potentiels pour les scolarisés dans la mesure où elles alternent avec les structures du français standard dans le discours des scolarisés des groupes B et C. Dans le tableau ci-dessus nous présentons les variables linguistiques retenues pour l'analyse des correspondances, illustrées avec des exemples de notre corpus :

Variables linguistiques retenues pour l'analyse des correspondances

VARIABLE	TYPE DE STRUCTURE	EXEMPLE
LA <i>Là</i> marqueur syntactico-pragmatique	Toute occurrence de <i>là</i> attaché à des syntagmes nominaux, verbaux et phrastiques, excepté la construction article dém. + nom + <i>là</i> (<i>cette fille-là</i>) et le <i>là</i> locatif (<i>elle n'est pas là</i>)	<i>Lui qui nous défend là, si le jour qu'il n'est pas là, si nous même on sait qu'il n'est pas là là [...] c'est là on peut essayer de courir</i> (H21, A, wobé ⁴)
OMINDEF Omission du déterminant indéfini	Toute occurrence de nom non-actualisé dans les cas où le contexte suggère une interprétation indéfinie ou générique du référent	<i>Cigarette est un peu mieux que boisson</i> (H23, A, dogon) 'Les cigarettes sont un peu mieux que les boissons (alcoolisées)'
GENDEF Généralisation du déterminant défini	Toute occurrence du déterminant défini dans les cas où une interprétation anaphorique du référent est exclue à partir du contexte	<i>On a vu ici, y a les gens qui n'ont rien ici mais c'est leur femme qui les nourrit</i> (H19, A, dioula) 'Ici, on a vu qu'il y a des gens qui n'ont rien, c'est leur femme qui les entretient'
ADJ Gradation de l'adjectif	Toute occurrence du comparatif de supériorité sans <i>plus</i>	<i>Pour moi, les jeunes Ivoiriens maintenant, je ne pense pas qu'ils sont mûrs qu'avant</i> (H23, C, baoulé) 'A mon avis, les jeunes Ivoiriens d'aujourd'hui, je ne pense pas qu'ils soient plus mûrs qu'avant'
PROREL Pronom relatif	Toute occurrence de nivellement du pronom relatif à la forme <i>que</i> et toute occurrence d'omission du pronom relatif	<i>Tel comme pôrô que tu as parlé là</i> (H50, A, sénoufo) 'Tel que le pôrô dont tu as parlé' <i>C'est quelque chose on peut pas parler devant les gens</i> (H50, A, sénoufo) 'C'est quelque chose qu'on ne peut pas dire devant les gens'

⁴ Homme, 21 ans, groupe A (niveau de scolarisation inférieur au C.E.P.E), langue première wobé.

PHREL Phrase relative	Toute occurrence de phrase relative se caractérisant par le pronom relatif <i>que</i> dans toute fonction syntaxique, suivie d'une reprise de l'antécédent par un élément de rappel	<i>La seule personne que je vais avoir peur de lui là, c'est Dieu</i> (H21, B, dioula) 'La seule personne dont je vais avoir peur, c'est Dieu'
ELPRO Ellipse pronominale	Toute occurrence de réalisation \emptyset du pronom complément (direct ou indirect) prévu par le schème actanciel du verbe	<i>Si tu voyages, que tu connais pas la gare, c'est nous on t'indique</i> (H22, A, dafy) 'Si tu voyages et que tu ne connais pas la gare, c'est nous qui te la montrons'
POSS Construction possessive	Toute occurrence de la suite pronom personnel + article possessif + nom	<i>Ils bouffent nous-mêmes notre argent</i> (H19, A, dioula) 'Ils dépensent notre propre argent'
HYP Construction hypothétique	Toute occurrence de <i>si</i> + passé composé + présent (futur)	<i>Je cherche mes pièces, si j'ai gagné mes pièces, ça sera bien pour moi</i> (H22, A, dafy) 'Je cherche mes pièces, si j'obtiens mes pièces, ça sera bien pour moi'

Problèmes méthodologiques

Dans un corpus se caractérisant par une hétérogénéité aiguë, le premier problème qui se présente est celui des *fréquences relatives* opposées aux *fréquences absolues* des variables linguistiques. Nous avons choisi d'opérer en terme de fréquences absolues, une démarche qui présente l'inconvénient de ne pas faire apparaître l'impact relatif des différentes réalisations syntaxiques sur le système et qui exclut la démarche traditionnelle basée sur l'opposition entre *variante* et *variable*, où la variante est l'actualisation particulière d'un trait linguistique et la variable l'ensemble des réalisations de celui-ci. Dans ce qui suit, nous utilisons donc le terme *variable* pour une réalisation particulière d'un trait linguistique. De cette manière, nous n'étudierons pas l'impact des différentes variantes sur le système et les relations qu'elles entretiennent avec leur répartition selon les variables extralinguistiques retenues, mais plutôt les correspondances qui existent entre la *fréquence* de certaines réalisations morphosyntaxiques et les variables extralinguistiques.

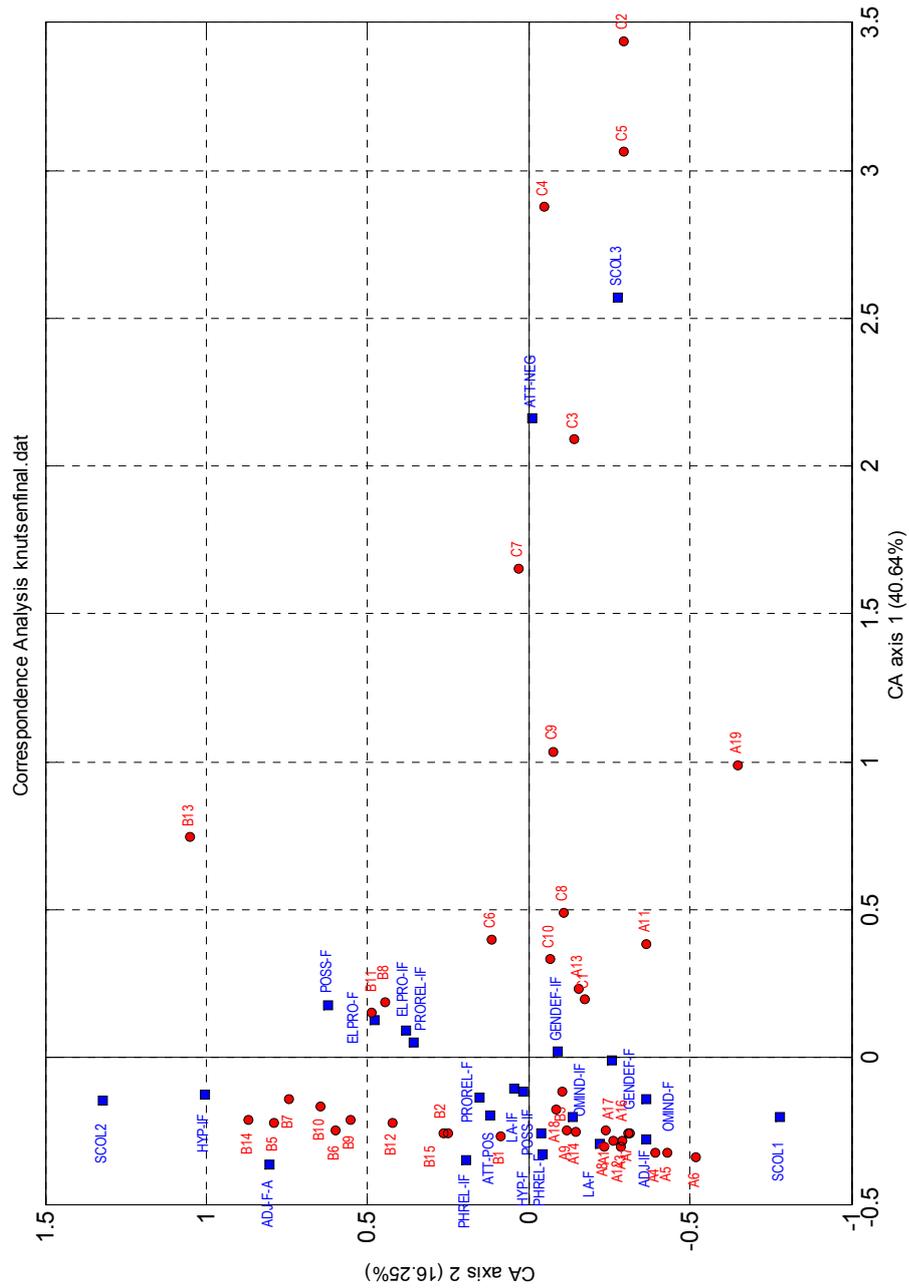
Un autre aspect problématique touche à la nature non-standard des données. A titre d'exemple, nous citons un cas tiré du domaine de la détermination, plus précisément un cas d'absence d'article indéfini (OMIND), variable qui a un score très important dans notre corpus :

Le fiston peut venir te dire : « Ah ! Vieux père, y a dra » (H24, A, dioula)

‘Le fiston peut venir te dire : « Ah ! Monsieur, il y a un problème’

Faut-il, dans cette construction, considérer que c’est une construction qui résulte d’une création lexicale abidjanaise (*avoir dra*), qui par conséquent obéit à une règle syntaxique du français abidjanais ou faut-il, au contraire, comparer la construction observée à la traduction française et en conclure qu’il y a une omission de l’article indéfini ? Dans notre cas, nous avons quantifié la construction comme un cas d’omission d’article indéfini, mais nous sommes consciente que cette manière de quantifier pose un véritable problème méthodologique, crucial pour l’analyse du non-standard.

Figure 1: Analyse des correspondances I



L'analyse des correspondances : résultats

La figure 1 ci-dessus est une analyse des correspondances montrant les relations qui existent entre variables linguistiques, variables extralinguistiques (carrés) et locuteurs (points)⁵. La carte comprend les deux premières dimensions de l'analyse (Axis 1 et 2), expliquant au total 56,89 % de la variation. Examinons à présent les résultats de l'analyse des correspondances en nous limitant aux variables extralinguistiques.

La première observation est l'effet structurant de la variable « niveau de scolarisation » (SCOL 1, SCOL 2, SCOL 3) sur la carte des correspondances. Trois grands ensembles se forment à partir de cette variable extralinguistique : sur le premier axe (axis 1), SCOL 3 s'oppose à SCOL 1 et SCOL 2, alors que sur le deuxième axe (axis 2) on observe une nette séparation entre SCOL 1 et SCOL 2. Les locuteurs, marqués par leur niveau de scolarisation (A, B et C), forment des ensembles plus ou moins isolés autour de la variable extralinguistique SCOL 1, 2 et 3. Les trois ensembles constitués par la variable « niveau de scolarisation » peuvent ainsi être rapprochés du modèle « classique » du continuum linguistique : SCOL 1 représente le basilecte, SCOL 2 le mésolecte et SCOL 3 l'acrolecte. Or, comme nous allons le voir par la suite, la variation est plus complexe que ne le laisse apparaître la Figure 1, car, étant donné le fort pouvoir structurant de la variable SCOL dans l'analyse, la question est de savoir si cette variable neutralise l'effet des autres variables, ce sur quoi nous reviendrons plus tard.

La variable « attitudes linguistiques » a également un fort pouvoir structurant dans l'analyse des correspondances. ATT-POS se place à l'intersection de SCOL 1 et SCOL 2, alors que ATT-NEG se trouve dissocié de cet ensemble en se plaçant à proximité de SCOL 3. L'effet discriminant de la variable « attitudes linguistiques » corrobore dans un premier temps notre hypothèse selon laquelle les attitudes positives envers la norme locale entraînent une plus haute fréquence de traits linguistiques perçus comme « locaux », alors que les attitudes négatives envers la norme locale font diminuer la fréquence de ceux-ci. Cette hypothèse se confirme sur la carte des correspondances par la distance relativement longue entre les locuteurs C et les variables linguistiques, qui s'alignent sur le deuxième axe sur un continuum allant de SCOL 1 à SCOL 2, autour de ATT-POS. Si le pouvoir discriminant de la variable « niveau de scolarisation » n'est guère surprenant, la forte correspondance entre niveau de scolarisation et attitudes linguistiques était moins évidente. Ensemble, ces deux variables déterminent dans une large mesure le comportement linguistique des locuteurs, ce qui se lit sur la carte des correspondances par le fait que les variables linguistiques se placent autour des locuteurs des groupes A et B. Il faut alors s'interroger sur les causes sociales de cette forte correspondance entre niveau de scolarisation et attitudes linguistiques.

Premièrement, les résultats de l'analyse des correspondances corroborent l'hypothèse selon laquelle il y a un lien entre niveau de scolarisation et attitudes

⁵ Les symboles A1, B2, C3 etc. sur la carte des correspondances réfèrent au système de référencement des locuteurs dans Knutsen (2007). Ce système s'appuie sur des fiches signalétiques établis pour chaque informateur, contenant des caractéristiques personnelles des informateurs ainsi que des caractéristiques de l'interview.

linguistiques. Les locuteurs des groupes A et B, d'un niveau de scolarisation faible ou moyen, ont globalement des attitudes positives envers la norme locale et ces attitudes positives semblent impliquer une forte fréquence de traits non-standard dans leur production linguistique. Comparés aux locuteurs du groupe C, les locuteurs des groupes A et B forment des ensembles plus homogènes, ce qui se lit sur la carte des correspondances par une distance relativement courte entre ATT-POS d'une part et les ensembles de locuteurs A et B d'autre part. Si quelques locuteurs font exception (A11, A19, B8, B11, B13), la caractéristique générale de ces deux groupes est une identification positive envers la norme locale, expliquant, conjointement à la variable « niveau de scolarisation », la haute fréquence de traits non-standard observée dans ces deux groupes.

Quant aux locuteurs du groupe C, les résultats de l'analyse des correspondances sont moins homogènes. En effet, ces locuteurs se placent sur un continuum allant du groupe des locuteurs associés aux variables ATT-NEG et SCOL 3 (C2, C3, C4, C5, C7) vers un ensemble de locuteurs associés au comportement des locuteurs des groupes A et B, se caractérisant par des attitudes positives et une plus haute fréquence de traits non-standard (C1, C6, C8, C9, C10). Les locuteurs du groupe C, à cheval sur deux domaines fonctionnels correspondant à deux variétés assez distinctes du français, ont un capital linguistique qu'ils monnayent sur le marché linguistique et qui leur permet de s'adapter à des situations de communication différentes. La conscience aiguë des différentes normes semble amener ces locuteurs à adopter des attitudes plus différenciées que les locuteurs des groupes A et B, ce qui à son tour a un impact sur le comportement linguistique. Ce phénomène se traduit par le continuum qu'ils forment sur la carte des correspondances. En effet, en examinant les profils individuels des locuteurs du groupe C, on se rend compte que ceux-ci se divisent en deux ensembles majeurs. Le premier ensemble, associé à la variable ATT-POS, est constitué de locuteurs qui, d'une manière ou d'une autre, font partie du secteur informel de l'économie ivoirienne et des élèves et étudiants qui n'ont aucune ambition ou aucun espoir d'entrer dans la fonction publique ou le tertiaire privé. Pour ces locuteurs, la maîtrise de la norme locale est plus rentable dans la mesure où elle leur permet d'exposer leur habileté sociale sur le marché informel, où l'un des facteurs essentiels de réussite est précisément la maîtrise du code linguistique. Le locuteur C1, qui se trouve associé à SCOL 1 sur la carte des correspondances, en constitue un bon exemple : malgré sa scolarisation assez prolongée (classe de 1^{ère}), il gagne son pain quotidien à la gare routière d'Adjamé où il travaille comme *coxer*. Dans l'environnement inclément de la gare, où la réussite dépend de l'habileté individuelle de chacun, il est plus rentable de maîtriser les codes langagiers du milieu que de maîtriser la norme officielle, ce qui pourrait expliquer une certaine résistance à la norme officielle au profit d'une adhésion à la norme locale. Le deuxième ensemble, associé à la variable ATT-NEG, est constitué de locuteurs qui ont intégré une fonction dans le tertiaire privé et des élèves et étudiants qui souhaiteraient s'y intégrer une fois leur scolarité terminée. Pour ce groupe, la maîtrise de la norme officielle est la marque d'une scolarité prolongée, la maîtrise de la norme officielle étant la condition *sine qua non* pour la promotion individuelle sur le marché du travail. Le locuteur C5 constitue un exemple de ce groupe : étudiant en

dessin du bâtiment, il a l'ambition de se faire une place sur le marché du travail en tant qu'employé qualifié, place pour laquelle la maîtrise du code standard est une condition d'entrée incontournable.

Outre les qualifications professionnelles, la maîtrise de la norme officielle constitue la première qualification incontournable pour pouvoir prétendre à un poste sur le marché de travail « formel » ; le désir de maîtriser cette norme semble lié aux ambitions personnelles et professionnelles du locuteur. Si nous interprétons les attitudes linguistiques des locuteurs comme un choix identitaire, il ne faut cependant pas négliger l'impact de la pression normative dans les milieux respectifs. Le secteur informel est composé d'un ensemble de locuteurs de profils linguistiques composites, allant des non-scolarisés aux déscolarisés du secondaire et au-delà. Dans ce milieu, la pression normative est lâche, l'accent étant mis par les locuteurs sur l'intercompréhension, l'intégration au groupe des pairs et la maîtrise de la culture locale. Le secteur formel, par contre, se caractérise par un groupe plus homogène (locuteurs scolarisés) pour qui la maîtrise de la norme centrale est une qualification incontournable, signalant l'appartenance à la communauté des scolarisés.

En ce qui concerne la variable « contexte » qui se lit sur le deuxième axe (axis 2), nous observons que l'opposition entre contexte formel (variables linguistiques marquées par F) et contexte informel (variables linguistiques marquées par IF) apparaît comme faible, ce qui se voit par le fait que les variables sont assez imbriquées. La faible opposition entre le contexte formel et le contexte informel montre que, la plupart du temps, les locuteurs ne font pas de distinction contextuelle en éliminant les traits non-standard au passage de l'informel au formel. Cette absence de variation diaphasique peut s'interpréter de plusieurs manières selon le groupe de locuteurs examinés et leurs caractéristiques sociales. En ce qui concerne le groupe A, il est probable que leur faible compétence formelle de la variété standard les empêche de faire une distinction entre les traits standard et les traits non-standard. Pour les locuteurs du groupe B, moyennement scolarisés et *a priori* en mesure de distinguer les deux systèmes, l'absence de variation contextuelle témoigne de la légitimité des traits non-standard qui assure leur maintien lors du passage de l'informel au formel. De leur côté, les locuteurs du groupe C, de scolarisation élevée, sont éloignés des variables, qu'elles soient repérées en contexte informel ou en contexte formel.

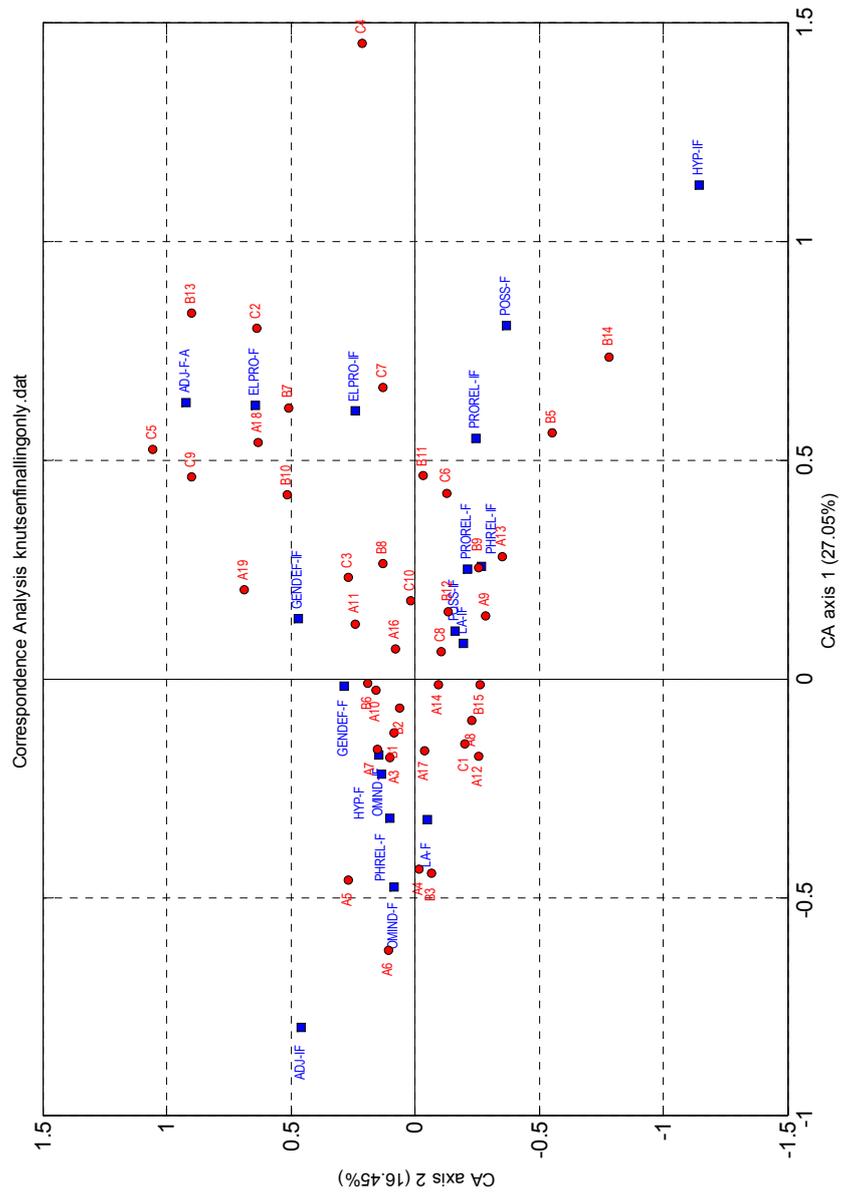
Cependant, les variables « niveau de scolarisation » et « attitudes linguistiques » semblent neutraliser l'effet des autres variables. Nous avons par conséquent pratiqué une analyse des correspondances exempte de ces variables afin de mettre au jour les correspondances entre locuteurs et comportement linguistique (Figure 2 ci-après).

Les variables « niveau de scolarisation » et « attitudes linguistiques » ont généré des ensembles de locuteurs relativement homogènes, mais l'illustration de notre analyse des correspondances – d'où sont exclues ces variables extralinguistiques – nous montre au contraire des locuteurs difficiles à discerner les uns des autres : il est maintenant quasiment impossible de distinguer des ensembles

homogènes de locuteurs à partir de leur niveau de scolarisation⁶. Très peu de correspondances entre production linguistique et niveau de scolarisation sont visibles quand celui-ci n'est pas représenté par une variable indépendante. Il est en effet intéressant d'observer que la plupart des locuteurs se placent autour du barycentre, qui dans l'analyse des correspondances représente la valeur moyenne des lignes et colonnes. Cela implique que les locuteurs présentent des comportements linguistiques assez homogènes, indépendamment de leur niveau de scolarisation. Cette observation soulève toute la problématique associée à l'analyse des productions linguistiques en termes de basi-, méso- et acrolectal, niveaux de compétence généralement définis à partir du niveau de scolarisation des locuteurs. Elle met également en cause d'autres catégorisations sociales comme moyens de classification des locuteurs (Lafage 1979, repris par Hattiger 1983), puisqu'il est quasiment impossible de prévoir un certain comportement linguistique à partir du niveau de scolarisation des locuteurs. Il semble par contre que la production linguistique soit, dans une certaine mesure, indépendante de celui-ci dans la mesure où les locuteurs non-, peu et moyennement scolarisés partagent le même comportement linguistique.

⁶ Si la variable « niveau de scolarisation » ne figure pas dans l'analyse en tant que variable indépendante, le niveau de scolarisation des locuteurs est toujours détectable à travers les labels A, B et C.

Figure 2 : Analyse des correspondances II



Or, même si les résultats de l'analyse des correspondances I (Figure 1) doivent être modifiés suite à l'analyse exempte des variables extralinguistiques « niveau de scolarisation » et « attitudes linguistiques » (Figure 2), certaines tendances se maintiennent quand même dans les deux analyses. D'un point de vue général, les deux analyses montrent que les locuteurs des groupes A et B présentent des comportements linguistiques assez similaires malgré quelques variations individuelles. Les données premières montrent aussi que la variation ne se situe pas tant au niveau de la *présence* des traits non-standard qu'au niveau de leur *fréquence*. On observe également pour ces groupes que la variation contextuelle est faible. Quant au groupe C, l'analyse des correspondances II (Figure 2) confirme les tendances de la première analyse ; dans ce groupe, les locuteurs se placent soit autour du barycentre, partageant ainsi le même comportement linguistique que les locuteurs des groupes A et B, soit sur un continuum sur la droite de la verticale zéro de la carte dont C4 représente le point extrême. Le seuil de divergence des comportements linguistiques (comportement « non-standard » et comportement « standard ») se situe au milieu du continuum formé par le groupe C et il semble que cette divergence soit conditionnée par des facteurs sociaux et identitaires. Or, vu l'extrême imbrication des locuteurs, il faudra analyser les profils individuels afin d'aller plus en détail en ce qui concerne les liens entre variation linguistique et dimension sociale et identitaire.

Profils de quelques locuteurs

Le résultat le plus intéressant de l'analyse des correspondances entre locuteurs et variables linguistiques (Figure 2) est donc l'extrême imbrication des locuteurs les uns dans les autres. Désirant affiner les analyses et étant dans l'impossibilité d'étudier tous les locuteurs individuellement, nous avons choisi de décrire les *profils* linguistiques de certains locuteurs qui, de par leur position dans l'analyse des correspondances, représentent un intérêt particulier. A la lumière de la Figure 2, nous avons choisi deux locuteurs de chaque groupe (A, B et C) aux profils linguistiques différents. Pour le groupe A, nous opposons les locuteurs A14 et A19. Sur la carte des correspondances, A14 se trouve à proximité du barycentre, zone dans laquelle se trouve la majeure partie des locuteurs du groupe A. A l'opposé, le locuteur A19, dissocié de ce groupe, se trouve entouré de locuteurs des groupes B et C. Ces deux locuteurs représentent les deux extrémités du continuum du groupe A et peuvent par conséquent nous renseigner sur l'articulation du continuum formé par les non- ou peu scolarisés. Quant au groupe B, moyennement scolarisé, nous avons choisi d'opposer les locuteurs B12 et B13, le premier étant associé aux variables non-standard et entouré de locuteurs aussi bien du groupe A que du groupe B, le dernier se trouvant dissocié de ce groupe, entouré de locuteurs des groupes B et C. Pour terminer, en ce qui concerne le groupe C, nous comparons les locuteurs C1 et C4 qui se trouvent aux deux extrémités de la carte des correspondances. C1 se trouve au milieu des locuteurs des groupes A et B dans la zone gauche de la carte, là où se trouvent la plupart des variables linguistiques, alors que C4 se trouve à l'extrémité droite, dissocié des variables linguistiques.

Sékou (A14)⁷

Le locuteur A14, Sékou, âgé de 25 ans, travaille comme menuisier dans un atelier d'Abidjan. Il est d'origine dioula, sa famille est originaire de la région de Séguéla, au centre-ouest du pays. Il est né à Abidjan où il a vécu toute sa vie, actuellement à Port-Bouet II, un quartier populaire d'Abidjan. A la suite d'un conflit avec son père, il a arrêté l'école en CE 2 et quelques années plus tard a été pris comme apprenti menuisier chez un Togolais qui avait un atelier à Abidjan. Le dioula est sa première langue déclarée et la langue première de ses parents. Quant à son emploi des langues, il parle français avec les amis et avec sa petite amie, alors qu'il parle dioula et français en famille. Au travail et au marché, il parle français et dioula. Son superviseur en menuiserie étant togolais, il déclare parler le mina, langue majoritaire du Togo. Il est très attaché à sa langue première, le dioula ; c'est l'un des rares informateurs à estimer que le dioula aurait pu remplacer le français comme langue officielle de la Côte d'Ivoire. Cependant, la rupture avec sa famille à l'âge de dix ans et son adolescence passée à l'extérieur du foyer familial ont également contribué à une rupture de son apprentissage du dioula au profit du français. Il exprime des attitudes très positives envers la norme locale du français : pour lui, le français abidjanais est une manière de parler qui le met à l'aise et qui lui permet de communiquer facilement avec son entourage. Il est d'avis qu'il peut se faire comprendre dans tous les milieux, académique ou non, en parlant son français habituel. Il semble en tout état de cause être en état de sécurité linguistique et ne fait aucune tentative d'accommodation linguistique en direction du style de l'enquêteur lors de l'enquête.

Sékou apparaît comme une personne très communicative ; il s'exprime facilement sur tous les sujets de conversation que l'enquêteur lui propose. Son débit est particulièrement rapide et son discours se caractérise par des troncations. Il fait beaucoup d'emprunts au dioula et à d'autres langues ivoiriennes. Voici un extrait dont le sujet de conversation est l'adultère, plus précisément un cas hypothétique d'adultère entre sa copine et son meilleur ami, qui met au jour la haute fréquence de mots d'emprunt dans son discours :

- DL⁸ Si toi tu apprends que ton partenaire sort avec ta go⁹ ?
- A14 Ah non mais là, attention [rit]. Non seulement la petite go non elle a affaire à moi, ouais et moi mon partenaire non, lui-même, il devait prendre dra même que non gbangban¹⁰ de ça là, non c'est pas pour les denmisèn¹¹, c'est pas pour les enfants même, Allah !

⁷ Les informateurs ont été anonymisés.

⁸ Les initiales DL font référence à l'enquêteur.

⁹ Ce sujet de conversation semble hors propos dans une enquête linguistique. Toutefois, ce thème est vivement discuté dans toutes les couches de la société ivoirienne et surtout parmi les jeunes. La convivialité entre l'enquêteur et A14 pendant l'entretien justifiait un tel sujet de conversation.

¹⁰ *Gbangban* : 'bagarre', 'bagarrer'.

¹¹ *Denmisèn* : dioula 'enfant'.

Ah ! Mais parce que [...] je vais pas dindin¹², moi non, je vais pas quêter quêter même, je l'appelle et puis il est po¹³, je suis po, on o o o de ça en même temps. On s'entend quoi, voilà, ça passe ou ça casse, y a deux choses dedans. Mais la fille non, elle-même elle connaît elle est radiée quoi. Oui, je la fous même. Maintenant mon partenaire et moi on peut continuer, voilà, c'est comme ça là. On va continuer mais cette fois je fais TRÈS attention, quoi, ouais je suis prévoyant, d'après Gbi¹⁴.

Sur la carte des correspondances, A14 se trouve à proximité du barycentre. Cette position est due au fait qu'il a un score très élevé (au-dessus de la moyenne) pour toutes les variables retenues, ce qui se traduit sur la carte des correspondances par une position médiane. Son discours se caractérise donc par des traits non-standard dans tous les domaines morphosyntaxiques observés. Ce système se recoupe avec le système du français parlé standard dans la mesure où la production forme un continuum allant du système du français standard (parlé) au système non-standard en passant par des formes intermédiaires, surtout en ce qui concerne le domaine de la détermination qui apparaît comme le domaine le plus touché par la variation et les formes intermédiaires : l'article Ø alterne avec l'article partitif du français, alors que pour le défini, Ø + nom + *là* alterne avec article défini + nom + *là*, éventuellement article défini + nom. Quant aux adjectifs, le comparatif de supériorité se fait avec ou sans *plus*. En ce qui concerne le système des relatifs, un système d'omission ou de nivellement du pronom relatif alterne avec le système relatif du français standard ; quant aux constructions possessives, la suite pronom personnel + article possessif + nom alterne avec la construction conforme au français standard. Voici un tableau représentant deux séries de formes, non-standard et standard, constituant le continuum des variables retenues chez le locuteur A14. L'histoire relatée parle de la première rencontre entre l'informateur et son amie, représentée par le nom *go* 'fille', et le pronom *elle*. Le nom propre *Pichon* et le pronom *il (lui)* se rapportent à un ami :

¹² *Dindin* : regarder.

¹³ *Po* : posé.

¹⁴ *Gbi* : Comédien ivoirien.

Domaine	Non-standard	Standard ¹⁵
LA	Qu'est-ce qu'il s'en va dire à go là, il drague go là pour lui-même et puis il dit à go là, arrivé devant nous, faut pas go là va dire que non, que c'est comme ça, quoi	La fille m'a fait la commission
OMIND	Elle a enlevé elle-même son argent, allé[-er] payer citron vert	Elle a pressé ça dans un gobelet là
GENDEF	Elle fait les conneries	Tu vas faire quoi avec cinq briques ¹⁶ ? Acheter des trucs maintenant et puis réaliser des trucs maintenant déposer
ADJ	Façon lui est cè, je suis cè que lui 'La façon dont il se montre homme, moi je suis plus homme que lui'	Moi je vais montrer que je suis plus garçon que lui
PROREL	C'est parce que tu étais die ¹⁷ j'ai fait ça	C'est un partenaire qui m'a montré quelque chose
ELPRO	Le gros pierre, quand il prend là, tu le vois plus quoi	Il est allé prendre le reste de l'argent et puis il a enchaîné, quoi, ouais, on l'a plus vu
POSS	Je vais faire ça devant moi-même ma petit(e) go	Y a les filles, il paraît-il que non, leurs parents ne s'occupent pas d'eux là
HYP	S'il m'a donné cinq briques, moi ça m'arrange 'S'il me donne 50 000 F CFA, ça m'arrange'	Aucune occurrence

¹⁵ « Standard » quant à la variable examinée, et non pas nécessairement quant à l'énoncé dans son ensemble. Précisons aussi que seules les variables non-standard ont été quantifiées et exploitées dans l'analyse des correspondances ; les constructions standard sont présentées dans un but comparatif. Les exemples sont tirés des deux contextes informel et formel. La variable PHREL a été écartée de nos considérations pour cause de faible fréquence dans le corpus.

¹⁶ *Brique* : billet de dix mille F CFA.

¹⁷ *Die* : anglais 'mourir'. Verbe qui, suite à un transfert de catégorie, est utilisé comme adjectif avec le sens d'*épuisé* (par les effets de l'alcool).

Le choix des formes standard et non-standard semble aléatoire et nous n'avons pas pu établir de contextes syntaxiques qui privilégieraient l'une ou l'autre forme. Cette co-variation témoigne d'un système instable, composé de deux sous-systèmes qui se recoupent dans les discours individuels. Les formes non-standard sont stables dans la mesure où elles sont récurrentes à l'intérieur des discours individuels et chez les locuteurs dans leur ensemble, mais instables dans la mesure où elles n'ont pas entièrement remplacé le système du français parlé standard. Quant à la différenciation contextuelle, la place du locuteur à égale distance entre les deux ensembles linguistiques majeurs ne fait pas apparaître de changement de comportement linguistique lors du passage de l'informel au formel. Cette observation peut s'interpréter de deux manières : soit le locuteur n'a pas fait une acquisition suffisante du système standard lui permettant de faire un changement de code en passant au formel, soit il juge la variété non-standard suffisamment légitime pour être utilisée dans un contexte formel, ou peut-être s'agit-il d'un effet conjugué d'acquisition défailante du système standard et d'absence de pression normative dans son milieu habituel qui freine une variation contextuelle.

Moussa (A19)

Moussa, d'origine malinké, âgé de 30 ans, est artiste peintre. Il vit depuis 12 ans à Yopougon. Peintre autodidacte, Moussa compte parmi les artistes les mieux connus de Côte d'Ivoire : il expose en Côte d'Ivoire et à l'étranger et il figure également dans des revues d'art de grand renom. Il va souvent à l'étranger pour exposer ses travaux et fréquente le milieu artistique ivoirien dont le lieu de rencontre principal est le Centre Culturel Français, situé au Plateau, le quartier des affaires.

Moussa est sans scolarisation formelle. Sa première langue déclarée est le dioula. Comme la plupart des informateurs de langue première dioula, il déclare un bilinguisme dioula-français dans la plupart des contextes intérieurs et extérieurs (en famille, avec les amis, avec la compagne, au marché et au travail). De plus, il déclare parler arabe, apprentissage lié à ses études du Coran. Moussa exprime des attitudes sinon négatives du moins ambiguës envers le français abidjanais ; pour lui, le français abidjanais doit être confiné à certaines situations et à un certain milieu.

Moussa apparaît comme une personne sérieuse, toujours prête à répondre aux questions de manière exhaustive. Son débit est lent, son discours se caractérise par des pauses assez longues. Il prend soin de trouver le mot juste et réfléchit avant de répondre aux questions. Il ne fait que peu de troncations et d'emprunts lexicaux aux langues ivoiriennes. Nous avons cependant observé un changement de style chez Moussa ; le style « soutenu » de la conversation enregistrée est remplacé par un style beaucoup plus « local » (c'est-à-dire marqué par des traits non-standard) en dehors du contexte formel, par exemple quand il parle avec ses collègues dans l'atelier. Le choix d'un code plus standard pendant l'entretien est significatif, dans la mesure où ce style traduit une conscience normative ayant pour résultat l'élimination des traits perçus comme « locaux », non-conformes au français standard dans une situation perçue comme formelle par le locuteur. Cette observation montre que les locuteurs pas ou peu scolarisés peuvent, eux aussi, disposer d'une gamme de styles qu'ils utilisent afin d'afficher une identité sociale, et que le choix de style n'est pas nécessairement fait en fonction du niveau de

scolarisation du locuteur mais du contexte énonciatif et, semble-t-il, de ses attitudes linguistiques.

La faible fréquence de traits non-standard place A19 dans une position « atypique » sur la carte des correspondances par rapport à la plupart des locuteurs du groupe A. Entouré de locuteurs des groupes B et C (à une exception près, le locuteur A18), il a un comportement linguistique qui présente plus de similitudes avec les locuteurs scolarisés qu'avec les locuteurs non- ou peu scolarisés, comme par exemple A14, dont nous venons de présenter le profil. Hormis quelques restructurations dans le domaine de la détermination (ce qui le place à l'extrémité du groupe A sur la carte des correspondances, en direction des variables « omission de l'article indéfini » (OMIND) et « généralisation de l'article défini », GENDEF) et deux omissions du pronom complément (ELPRO), il n'a aucun score sur les variables « gradation de l'adjectif » (ADJ), « phrase relative » (PHREL), « construction possessive » (POSS) et « construction hypothétique » (HYP). Un seul score sur la variable « omission ou nivellement du pronom relatif » (PROREL) laisse supposer qu'il s'agit d'une « faute » et non pas d'une variation systémique. Quant à la distinction contextuelle, celle-ci semble aléatoire. Voici un extrait de l'entretien dont le sujet de conversation est le prix de ses tableaux :

- DL Un tableau comme celui que tu as fait en haut, tu penses qu'il peut
(.) il peut coûter combien ?
- A19 Bon (..) ce tableau-là (.) n'a pas (.) un prix fixe pour moi. Donc le
client qui se présente, c'est (.) selon maintenant bon le regard qu'il
porte au tableau et puis maintenant bon la valeur qu'il me donne,
c'est selon ça maintenant bon que je fixe le prix. Voilà, comme ici
bon, je peux vendre à vingt-cinq mille ou même à un million.

Dans cet extrait, on observe que Moussa se sert de formes assez rares en français abidjanais (*ce tableau-là* au lieu d'une construction avec le marqueur *là*). Il fait très peu d'omissions, aussi bien dans le domaine de la détermination que dans celui du pronom complément et du relatif. Moussa représente donc le pôle « acrolectal » de la frange basilectale du continuum linguistique abidjanais, ce qui montre combien il est difficile de prédire le comportement linguistique à partir du niveau de scolarisation des locuteurs. Dans le tableau suivant, nous avons exposé quelques exemples de variation entre traits standard et traits non-standard repérés dans son discours :

Domaine	Non-standard	Standard
LA	Si ces moments arrivent comme ça là, bon, donc tu ne penses pas à autre chose	Bon, je n'aime pas ça
OMIND	Bon, d'abord quand quelqu'un me demande un tableau, je demande pas avance	Oui, il faut vraiment avoir une femme qui comprend la vie d'un artiste
GENDEF	Vous la mariez et qu'elle n'avait pas encore l'argent et puis après si elle a l'argent, bon les conditions de vivre ensemble, c'est pas la même chose	Oui, il y a des périodes que [...] je reçois des visiteurs
ADJ	Aucune occurrence	Aucune occurrence
PROREL	Il y a des garçons ils vont accepter	Il y a des galeries qui me contactent pour des clients
ELPRO	Voilà, comme ici, bon je peux vendre à 25 000 F	J'ai été volé plusieurs fois mais je les ai pardonnés
POSS	Aucune occurrence	Bon moi je peux pas marier une femme à cause de son argent
HYP	Aucune occurrence	Si je la marie à cause de son argent [...] je n'aurai pas ma liberté

Le code adopté par Moussa dans l'entretien doit être vu en relation avec le cadre social dans lequel il vit. Artiste de grande renommée, Moussa fréquente un milieu éduqué, le monde de l'art, côtoyant le public en général, les critiques et les journalistes. Il entretient également des relations avec des étrangers à travers les expositions ou lors de ses visites à l'étranger. Son atelier est surtout visité par les touristes, ayant un pouvoir économique non négligeable. L'appartenance à un milieu cultivé semble motiver Moussa pour adopter un code standard, plus rentable et plus légitime dans ce milieu que le français local qu'il utilise pourtant dans des situations de communication plus informelles, par exemple pendant le travail quotidien dans l'atelier avec ses élèves et assistants. L'adoption d'un code plus standard est un processus conscient chez Moussa puisqu'il s'engage activement à « améliorer » son français entre autres en écoutant les émissions « Savoir parler » à la radio et en essayant d'adopter la manière de parler des gens qu'il rencontre dans le milieu de l'art. Le français abidjanais n'a, selon Moussa, aucune légitimité dans les situations formelles ; son usage doit, selon lui, être confiné à des situations informelles.

Le groupe A : quel continuum ?

En comparant deux locuteurs du groupe A selon leur position respective dans l'analyse des correspondances, nous voyons que les locuteurs non- ou peu scolarisés forment un continuum de production linguistique et d'attitudes linguistiques différenciées qui ne reflète pas entièrement leur niveau de scolarisation. Cette observation confirme qu'il est difficile de caractériser la communauté linguistique abidjanaise en terme de *strates* en s'appuyant sur le seul niveau de scolarisation des locuteurs ; le niveau de scolarisation du locuteur n'empêche pas le locuteur d'adopter un comportement linguistique plus typique d'un autre groupe de scolarisation inférieure ou supérieure. La variation linguistique observée dans le corpus semble avoir des causes sociales, liées à l'identité que le locuteur souhaite afficher dans une interaction donnée et plus loin à son cadre de vie, marqué ou non par la pression normative.

Reste ensuite à déterminer l'articulation du continuum linguistique du groupe A selon les variables retenues. Le domaine le plus stable du continuum des non- ou peu scolarisés est la détermination. Tous les locuteurs, quel que soit leur profil, se servent de traits non-standard à ce point de la morphosyntaxe et les taux de fréquence sont relativement stables. Comme nous l'avons montré pour le locuteur A14, le système de détermination non-standard se recoupe avec le système de détermination du français standard : l'alternance entre les deux systèmes est observable à tout moment. Le domaine de la relative présente les mêmes caractéristiques : tout en étant observé chez l'ensemble des locuteurs, à deux exceptions près, le domaine relatif non-standard est à tout moment susceptible d'être remplacé par le système conforme au français standard à l'intérieur des idiolectes du groupe A. Les domaines de l'adjectif et celui de la possession sont moins révélateurs : ces traits semblent plus marginaux dans le système abidjanais et apparaissent comme des domaines instables à travers les idiolectes. En ce qui concerne le domaine verbal, les scores sont très bas et nous ne pouvons par conséquent pas en tirer de conclusions adéquates.

En observant le corpus du groupe A dans son ensemble, la variation diaphasique semble minime et aléatoire. En effet, la fréquence des variables non-standard étant susceptible d'augmenter dans le contexte formel, il n'y a aucune systématisme qui gouverne les fréquences dans les deux contextes. Cette stabilité se lit dans l'analyse des correspondances par le fait qu'il n'y a aucun groupement des locuteurs A autour des variables formelles : la plupart d'entre eux se placent en effet à égale distance entre les variables informelles et les variables formelles. L'absence de variation diaphasique peut s'expliquer de deux manières : soit nous n'avons pas réussi à créer deux situations d'enquête suffisamment distinctes pour être perçues comme telles par les locuteurs, soit les locuteurs du groupe A ne font pas de distinction contextuelle quant aux variables retenues, bien qu'il faille admettre une certaine variation individuelle. La variation n'est donc pas diaphasique dans le cas des non- ou peu scolarisés, mais plutôt diastratique, à condition que la définition de celle-ci dépasse le niveau de scolarisation du locuteur et se base sur une conception sociale et identitaire. L'identité personnelle semble ainsi générer plus de variation que le niveau de scolarisation ; il semble aussi que les locuteurs s'adaptent à une

norme au détriment d'une autre en fonction de la *rentabilité* de cette norme dans une situation précise et selon le degré de pression normative envers la norme standard dans le milieu habituel du locuteur.

En passant au groupe B, constitué de locuteurs d'un niveau de scolarisation moyen, nous allons voir si les tendances observées dans le groupe A se maintiennent dans le groupe B. Pour illustrer le continuum linguistique du groupe B, nous avons choisi d'opposer les locuteurs B12 et B13, le premier représentant le pôle « basilectal » de la zone mésolectale, le second le pôle « acrolectal » de celle-ci, ce qui ressort de l'analyse des correspondances (cf. Figure 2 ci-dessus).

Yves (B12)

Yves, âgé de 22 ans, est sans emploi. Il est né à Abidjan et vit depuis trois ans à Port-Bouet II, municipalité située au sud-est d'Abidjan. Inoccupé, il passe ses journées à se promener dans son quartier : rendre visite à ses amis, fréquenter les maquis (buvettes-restaurants) et jouer aux cartes. Il passe toutefois régulièrement à la zone industrielle de Yopougon pour demander un emploi, jusque-là sans succès. Il met la difficulté de trouver un emploi sur le compte des « relations » : selon lui, pour trouver un emploi rémunéré à Abidjan, il faut avoir des connaissances bien placées. Il dépend économiquement de sa mère, mais fait du « business » (vente de cassettes-vidéo) afin de subvenir à ses petites dépenses quotidiennes. Yves a eu une adolescence difficile, marquée par l'abus de drogues et la délinquance, ce qui a fait qu'il a arrêté sa scolarité en classe de 4^{ème}. Au moment de notre visite, il avait cependant réussi à mettre sa vie sur la bonne voie.

Yves a une double origine ethnique : sa mère est agni et son père wolof. Il a grandi dans la famille de sa mère, dans un environnement linguistique agni, mais il est très fier de son origine sahélienne. Il parle agni et français dans le contexte familial et français dans la plupart des contextes extérieurs (avec les amis, avec sa compagne, au marché). Yves exprime des attitudes positives envers le français abidjanais qui est, pour lui, surtout lié à la convivialité, à l'esprit local, à la jeunesse.

Yves apparaît comme une personne ouverte, prête à prendre la parole, même s'il n'hésite pas à exprimer une certaine indifférence face à des questions qu'il juge peu intéressantes. Il a un débit assez rapide, il fait très peu de pauses et son discours est marqué par des troncations. Il ne fait que peu d'emprunts lexicaux, ceux-ci se limitent plus ou moins à des particules d'exclamation issues du dioula.

En ce qui concerne sa position sur la carte des correspondances, B12 se trouve associé à l'ensemble de variables constitué par PROREL-IF, PROREL-F, PHREL-IF, POSS-IF et LA-IF. Cette position est due au score élevé de B12 sur ces variables, bien au-dessus de la moyenne du groupe B, et surtout au score très élevé sur la variable LA en contexte informel. Or, la position sur la carte des correspondances ne doit pas masquer le fait que B12 a un haut score sur toutes les variables retenues, à l'exception de la gradation de l'adjectif (sans score). Le score des variables diminue cependant de manière importante lors du passage de l'informel au formel, ce qui explique la distance relativement longue entre B12 et les

variables quantifiées au contexte formel (OMIND-F, PHREL-F, LA-F et HYP-F)¹⁸. B12 présente ainsi un comportement similaire aux locuteurs qui sont associés au même ensemble de variables, tels que A9, A13, B9, B11, C6 et C8.

Le continuum linguistique de B12 se caractérise, tout comme pour les locuteurs du groupe A, par une alternance entre formes non-standard et formes standard, aussi bien dans le contexte formel que dans le contexte informel. Dans le domaine de la détermination, les constructions non-standard alternent avec les constructions conformes au français standard. Pour le défini, la construction \emptyset + nom + *là* alterne avec article défini + nom (+ *là*), alors que pour l'indéfini, l'absence d'article alterne avec la construction conforme au français standard. En ce qui concerne le domaine du relatif, on trouve la même alternance que chez les locuteurs du groupe A entre constructions non-standard et constructions standard : l'omission ou le nivellement du pronom relatif peut à tout moment alterner avec une construction standard. Le domaine du pronom complément et celui de la possession présentent les mêmes caractéristiques ; seul le domaine de l'adjectif semble moins touché par la variation comparé à son usage dans le groupe A. Afin d'illustrer ces tendances quant aux variables retenues, nous avons établi deux séries d'exemples mettant au jour le continuum de formes de B12, la première correspondant aux constructions non-standard et la deuxième aux constructions conformes au français parlé standard :

¹⁸ Cette distance ne doit pas être interprétée comme un manque de score sur ces variables, mais comme une conséquence de l'analyse des correspondances qui à travers la distance Khi-2 mesure le « poids » relatif de toutes les variables.

Domaine	Non-standard	Standard
LA	Danse là, ça m'enjaille	Le mapouka [...] c'est une danse qui me plaît beaucoup
OMIND	Bon, j'ai fait un faux truc, j'ai pris machette, poursuivi des gens	C'est la mort seulement on peut pas acheter, quoi, sinon on peut tout faire avec de l'argent
GENDEF	Parce qu'il y a trop de délinquants et puis bon, tout tout, y a les histoires	Il me donne des conseils, quoi.
ADJ	Aucune occurrence	Aucune occurrence
PROREL	Non, c'est-à-dire, j'aime la bagarre mais façon eux ils prennent pour eux là, moi je prends pas pour moi comme ça	C'est ma mère qui me nourrit actuellement
ELPRO	Ce sont des trucs, bon, importés [...] donc ça vient de l'Europe donc bon, quand ça vient, elle prend	Actuellement ça marche, elle me comprend, je la comprends
POSS	Et puis lui il sort avec moi ma copine	Je dois beaucoup à ma mère, hein
HYP	Si tu as eu cinquante mille là-bas [en Europe] [...] tu vas payer maison là	Même si elle vient, je sais comment la maîtriser, quoi

Quant à la variation contextuelle, elle s'observe sur la carte des correspondances par la distance relativement importante entre le locuteur et les variables du contexte formel (LA-F, OMIND-F, PHREL-F, HYP-F, GENDEF-F). Cette variation diaphasique, trop importante pour être aléatoire, montre que le locuteur opère une distinction entre le formel et l'informel, ce qui l'amène à réduire certains traits non-standard au passage de l'informel au formel. Cette diminution de fréquence est surtout observable dans le domaine de la détermination, pour lequel la variation diaphasique est importante : la fréquence des variables LA et celle de l'omission de l'article indéfini diminuent sensiblement d'un contexte à l'autre, alors que la généralisation de l'article défini reste stable. La fréquence de l'ellipse pronominale diminue également au passage de l'informel au formel, alors que le domaine de la relative est plus stable dans les deux contextes, de même que la construction possessive. La tendance observée chez B12 se confirme dans le corpus du groupe B dans son ensemble : le domaine de la détermination est le plus touché

par la variation diaphasique, alors que les domaines de la relative, de la construction possessive et des hypothétiques sont plus stables à travers les idiolectes.

Jean-Claude (B13)

Jean-Claude a 25 ans, habite le quartier de Yopougon où il vit depuis 18 ans. Lors de l'entretien, il se déclare élève alors que, par la suite, il s'avère qu'il a arrêté l'école après la classe de 6^{ème}, suite au désengagement de son père qui ne voulait plus assurer les frais de scolarité. Comme B12, il vit chez sa mère et dépend économiquement d'elle. Pour gagner son argent de poche et contribuer autant qu'il le peut au budget familial, il fait du « business », sans qu'il ne spécifie la nature exacte de ce commerce. Jean-Claude désire cependant retourner à l'école, un retour surtout motivé par son désir d'aller en Suisse pour y faire du commerce. Comme beaucoup de déscolarisés, il s'est donc lancé dans le « business » afin de pallier le statut dévalorisant de déscolarisé, sans que cette activité ne lui permette pour autant de mener une vie indépendante et de fonder un « chez lui », ce qui est pour lui le signe de la réussite.

Jean-Claude est de père agni et de mère baoulé, et parle les deux langues. Il se sert cependant du français dans la plupart des contextes, y compris dans le contexte familial. Il exprime des attitudes assez négatives envers le français abidjanais : il déclare éprouver des sentiments de gêne quand il parle le français abidjanais et voudrait, comme il le dit, « mieux parler le français », une attitude qu'on doit lier à son regret d'avoir arrêté sa scolarité précocement. S'il exprime des attitudes assez négatives envers la variété locale, il a une attitude générale très positive envers le français, qu'il estime être la langue la plus importante de la Côte d'Ivoire. Cette attitude se reflète dans ses choix linguistiques : il utilise le français dans presque toutes les situations communicationnelles, y compris celles où l'usage d'une langue africaine (l'agni ou le baoulé) serait possible, par exemple dans le contexte familial. Jean-Claude paraît quelque peu timide, donnant souvent des réponses minimales aux questions posées.

B13 occupe une position à l'extrémité de la zone droite de l'analyse des correspondances. Cette position est due à la faible fréquence des variables linguistiques non-standard aussi bien dans le contexte informel que dans le contexte formel, à l'exception de la variable « ellipse pronominale » pour laquelle il a un score relativement élevé en contexte formel. A cet égard, il présente un comportement linguistique semblable aux locuteurs C2, C5 et C9 qui ont un niveau de scolarisation sensiblement plus élevé que lui. Il n'y a pas de variation diaphasique dans la production linguistique de B13, les variables ont plus ou moins la même fréquence dans les deux contextes, à l'exception de la variable « ellipse pronominale » dont la fréquence *augmente* au passage de l'informel au formel, contrairement à ce à quoi nous nous attendions.

Si B13 a un score moins élevé sur les variables linguistiques que la plupart des locuteurs du groupe B, il partage certains aspects de leur comportement dans la mesure où il est possible d'établir deux séries de formes, non-standard et standard, sur un certain nombre de variables qui ne caractérisent donc pas un contexte particulier, mais s'utilisent sans distinction diaphasique :

Variable	Non-standard	Standard
LA	Sans les deux là [la cigarette et l'alcool] moi-même je peux pas vivre	Parce que la cigarette, c'est la motivation
OMIND	C'est ceux qui vont boire koutoukou ¹⁹	Si moi je l'ai de l'argent, c'est pour ma mère et mes frères
GENDEF	Parce que j'étais avec une copine et j'ai coulé les larmes même à cause d'elle	Bon, il y a eu des petites maladies
ADJ	Le fric est lourd que pour nous 'Leur monnaie est plus forte que la nôtre'	Mon souhait le plus cher, j'aimerais avoir de l'argent
PROREL	C'est ça je veux montrer	Quelle que soit la bagarre qu'on va faire [...] on va rester toujours bras droits
ELPRO	Quand j'allais vendre, le bénéfice, je prends, on s'en va s'amuser	Je dois beaucoup de trucs à ma mère [...] je sais pas comment les citer
POSS	Mais comme on dit que ce sont les études qui envoient les gens là-bas [en Suisse], moi mon niveau me permet pas	Même ma maman je n'ai pas confiance.
HYP	Aucune occurrence	Si elle venait me demander un petit excuse, ça pouvait aller

Le groupe B : quel continuum ?

L'analyse de quelques aspects du comportement de deux locuteurs du groupe B de niveau de scolarisation comparable (4^{ème} et 6^{ème}) montre qu'il est difficile de prévoir un certain comportement linguistique à partir du niveau de scolarisation du locuteur. En effet, B12 et B13 présentent des comportements bien différents, différence doublée d'attitudes divergentes envers la norme locale. Les différences qui caractérisent ces deux locuteurs du groupe B doivent ainsi avoir une motivation sociale qui dépasse le niveau de scolarisation ; il semble en effet que ce soient les attitudes différentes envers la norme locale qui régissent les différents comportements linguistiques.

Si l'on considère le groupe B dans son ensemble, il est intéressant d'observer que les locuteurs de ce groupe partagent les mêmes variables non-standard que les locuteurs du groupe A, non- ou peu scolarisés. En ce qui concerne les non-, peu ou moyennement scolarisés en tant que groupes, il n'est par

¹⁹ *Koutoukou*: alcool de fabrication locale.

conséquent pas possible de prévoir l'usage d'un certain trait non-standard à partir du niveau de scolarisation des locuteurs. L'impossibilité de prévoir un comportement linguistique à partir du niveau de scolarisation se voit clairement dans l'analyse des correspondances. Les locuteurs du groupe B sont susceptibles de s'associer, quant aux variables retenues, tantôt au comportement linguistique des locuteurs du groupe A, tantôt à celui de ceux du groupe C.

Le niveau de scolarisation n'est pas non plus un facteur pertinent en ce qui concerne la *fréquence* des variables : la fréquence moyenne des variables LA, l'omission de l'article indéfini (OMIND), la généralisation de l'article défini (GENDEF), la gradation de l'adjectif (ADJ) et du pronom relatif (PROREL) sont à peu près les mêmes pour le groupe B que pour le groupe A. En ce qui concerne les variables ellipse pronominale (ELPRO), construction possessive (POSS) et construction hypothétique (HYP), les fréquences moyennes sont sensiblement plus *élevées* pour le groupe B que pour le groupe A, contrairement à ce à quoi nous nous attendions.

Nous tirons par conséquent les mêmes conclusions pour le groupe B et pour le groupe A : dans la mesure où les variables linguistiques sont, à quelques rares exceptions près, représentées dans tous les idiolectes, les variables font partie du système linguistique des locuteurs du groupe B. Ce constat est corroboré par le fait qu'il y a très peu de variation diaphasique chez les locuteurs du groupe B ; les traits non-standard ne sont pas nécessairement éliminés au passage de l'informel au formel, ce qui nous porte à croire que ceux-ci ne sont pas considérés comme typiques d'une situation donnée et éliminés par les locuteurs en raison de considérations de légitimité. L'usage de certains traits non-standard ainsi que leur fréquence semblent être régis par les attitudes linguistiques des locuteurs et non pas par leur niveau de scolarisation : les attitudes négatives envers le français abidjanais font, de manière générale, diminuer les fréquences des traits non-standard à l'intérieur des idiolectes, alors que les attitudes positives font augmenter leur fréquence.

Les attitudes sont, semble-t-il, liées à l'identité que le locuteur souhaite afficher dans une interaction donnée. Ainsi, B12 s'identifie au domaine « informel » et « débrouillard » de la société ivoirienne : il souhaite travailler au marché « black », lieu privilégié du « nouchi », ce qui l'amène à adopter des attitudes favorables envers la norme locale. B13, par contre, souhaite un retour à l'école, ce qui l'amène à valoriser la norme standard en éliminant les traits non-standard, du moins dans une situation aussi formelle que l'enquête. Les identités sociales semblent par conséquent avoir une rétroaction sur les comportements linguistiques à une échelle plus importante que le niveau de scolarisation des locuteurs. L'étude du comportement linguistique du groupe C représenté lui aussi par deux locuteurs, étude qui s'appuie sur les résultats globaux de l'analyse des correspondances, nous montrera si cette conclusion tient également pour les locuteurs de niveau de scolarisation élevé ou si ce groupe présente un comportement linguistique différent, lié justement à son niveau de scolarisation élevé. Les données premières laissent apparaître que les locuteurs du groupe C se caractérisent par des fréquences de traits non-standard sensiblement plus basses que les locuteurs des groupes A et B, mais un examen plus détaillé des fréquences révèle qu'il y a des différences importantes à

l'intérieur du groupe. Nous allons examiner ces différences plus en détail en opposant les locuteurs C4 et C1.

Cyril (C4)

Cyril est âgé de 23 ans. Il est né à Abidjan et vit depuis son enfance à Abobo, un quartier populaire au nord d'Abidjan. Cyril est baoulé de mère et de père. Sa première langue déclarée est le baoulé, qu'il utilise occasionnellement en contexte familial. Il estime cependant ne pas bien parler cette langue et soutient qu'il « fait des efforts [...] pour faire sortir les mots ».

Dans tous les contextes extérieurs, et même dans la plupart des contextes intérieurs, il parle français, qui est de fait la langue qu'il maîtrise le mieux. Il déclare également parler gagou (mandé-sud) et comprendre le dioula, sans le parler.

Cyril est une personne plutôt timide. Son discours est marqué par des pauses assez longues, il prend son temps pour trouver le mot juste. Il fait très peu de tronctions et ne fait aucun emprunt aux langues ivoiriennes.

Cyril apparaît comme une personne très ambitieuse, mettant à plusieurs reprises l'accent sur ses futurs projets professionnels. Il est en 2^{ème} année d'inspection commercial, souhaitant un jour devenir agent commercial dans une entreprise privée ou émigrer en Europe afin de mieux gagner sa vie. Il souligne l'importance d'« être au point », c'est-à-dire être financièrement indépendant : « L'argent, c'est le pouvoir [...] tu as droit à tout, tu as droit à la parole [...] pour moi, lorsqu'on dit qu'une personne a réussi, c'est que cette personne d'abord a de l'argent [...] et puis, bon, ici en Côte d'Ivoire, bon, il a lui-même sa propre maison, il a sa voiture, il a ses propres affaires, en tout cas, c'est sur ce plan-là je vois qu'une personne a réussi ».

Cyril est d'avis que la pratique du français abidjanais est incompatible avec ses ambitions professionnelles, au point qu'il a pris la décision d'arrêter de le parler : « depuis un certain temps j'ai essayé de changer ma manière de parler et puis essayé de m'adapter au français académique [...] j'essaie de m'adapter à un français plus propre [...] J'avais opté pour une filière commerciale donc je suis appelé demain à avoir plus de mots bien placés dans ce genre de situations-là ». Cette stratégie ne traduit pas forcément la dépréciation du français abidjanais qu'il estime être légitime dans la communication entre amis, mais plutôt la conscience que cette manière de parler est peu légitime dans le milieu auquel il souhaite s'intégrer le jour où il aura terminé ses études. Au cours de la conversation, il semble en effet faire un effort pour éviter les traits associés au français abidjanais, surtout dans le domaine de la détermination, où il reste, à une exception près, sans score sur les variables retenues²⁰ :

²⁰ Nous ne pouvons pas vérifier si le choix de code est réellement intentionnel, mais étant donné son choix exprimé de conformer sa manière de parler à la « norme académique », cette interprétation semble justifiée.

Variable	Non-standard	Standard
LA	Aucune occurrence	Pour moi, lorsqu'on dit une personne a réussi, c'est que cette personne d'abord a de l'argent
OMIND	Aucune occurrence	Vous savez, cette filière-là a beaucoup de débouchés [...] la filière d'inspection proprement dit est une filière qui forme [...] des délégués commerciaux et puis des attachés commerciaux
GENDEF	Nous voyons [...] les femmes qui ont leur propre affaire ²¹	Il y a des situations où l'habit fait le moine
ADJ	Le niveau de notre championnat est élevé que pour eux	Aucune occurrence
PROREL	J'ai des relations en Italie, c'est là-bas j'envisage aller	Le téléphone cellulaire c'est une nécessité qui sert d'abord à satisfaire soi-même et puis à honorer les rendez-vous
ELPRO	L'alcool, je consomme	Je préfère l'éviter quoi.
POSS	Il a lui-même sa propre maison	Sinon, j'aimerais pas qu'une femme porte le pantalon dans mon foyer hein
HYP	Aucune occurrence	Si je tombe sur une femme comme ça, même âgée, peu importe, j'irai

Cyril représente l'un des rares cas où l'adoption du français standard est directement imputable à son cadre social et à ses ambitions professionnelles. L'effet conjoint de ses attitudes négatives envers la norme locale, de son niveau de scolarisation élevé et de son comportement linguistique lui donne également une position extrême sur la carte des correspondances I (Figure 1) et cette position se confirme aussi sur la carte des correspondances II (Figure 2). Cyril se distingue ainsi linguistiquement et socialement des locuteurs du groupe C ayant des attitudes

²¹ Il n'est pas sûr que cet exemple doive être interprété comme un cas de généralisation de l'article défini, car si dans le contexte immédiat il n'y a pas de référence explicite à des femmes d'affaires, il est possible qu'il s'agisse d'une référence implicite, le sujet de la conversation étant la condition féminine.

linguistiques positives envers la norme locale, tout comme C1 dont nous présentons maintenant le profil linguistique.

Marcellin (C1)

Marcellin est âgé de 26 ans. Il est né à Abidjan, vit à Abobo et travaille depuis six ans à la gare routière d'Adjamé comme *coxer*. Par manque de moyens, Marcellin s'est vu contraint d'arrêter sa scolarisation en classe de 1^{ère}. Etudiant au Collège d'Etudes Générales de Gagnoa, il a milité au MEECI (*Mouvement des Etudiants et Elèves de Côte d'Ivoire*), ce qui a éveillé en lui un intérêt pour la politique et développé sa conscience sociale. Sans soutien économique de la part de sa famille, il est contraint de gagner sa vie à la gare routière, un milieu qu'il caractérise comme très dur et très hiérarchisé où règne la loi du plus fort. Quelque temps avant notre entretien, il avait été faussement accusé de vol par un passager et traduit en justice mais relâché au bénéfice du doute après quelques semaines de détention, une histoire qui l'a marqué profondément et qui a fait qu'il a peur quand il navigue tant bien que mal au milieu des dangers de la gare.

Marcellin est une personne très communicative. Il a lui-même pris l'initiative de venir nous aborder à la gare routière et notre entretien enregistré a été suivi par maintes rencontres pendant lesquelles nous avons discuté de plusieurs aspects de la vie abidjanaise, y compris de la politique ivoirienne à laquelle il s'intéresse beaucoup. Il apparaît comme une personne éveillée, engagée et mûre, analysant avec beaucoup de lucidité sa propre situation de *coxer* et les forces sociales caractérisant la gare routière d'Adjamé, la politique ivoirienne et les injustices sociales. Il est conscient de la stigmatisation sociale dont il est victime en tant que *coxer* à Abidjan, mais considère tout de même la gare comme son milieu, celui qui lui permet de gagner sa vie et où il entretient des relations amicales avec les autres *coxers* qui forment un réseau dont les membres s'entraident économiquement et moralement face aux problèmes quotidiens (ennuis de santé, décès dans la famille) et aux menaces extérieures (accusations de vol, actes de violence, défense du terroir).

Marcellin est de père et de mère bété, qui est aussi sa première langue déclarée. Il parle cependant le français en famille, ainsi que dans tous les contextes extérieurs. A la gare routière, il parle français et dans une moindre mesure dioula, langue qu'il maîtrise suffisamment bien pour communiquer dans un contexte professionnel. Quant à ses attitudes envers le français abidjanais, il a été difficile, lors de l'évaluation de ses déclarations, d'isoler ses opinions sur les différentes variétés parlées à Abidjan, ses attitudes se situant plutôt au niveau régional. En effet, il considère que le français ivoirien est plus « français » que les autres français africains (malien, camerounais, etc.) : « Tu sais, l'Ivoirien a appris le français comme la langue nationale même. [...] Quand un Ivoirien parle le français, tu sens que, bien sûr, bon, il y a les petits mots de la rue [...] mais on sent que c'est le français on est en train de parler ».

Quant à son style d'élocution, sa prononciation est caractérisée par la suppression assez systématique de [R] par [:] (par exemple [di :] pour *dire* ('il ne saura même pas quoi te [di :]')) et un débit particulièrement rapide. Au plan lexical, par contre, son langage est idiomatique et il ne fait pratiquement pas d'emprunts aux

langues ivoiriennes, une stratégie qui semble conditionnée par le contexte formel de l'enquête, la gare routière étant un endroit qui se caractérise par l'usage d'un argot « professionnel » important, aussi bien pour des raisons cryptiques (négociation de prix) que, semble-t-il, pour des raisons purement ludiques.

Sur la carte des correspondances (Figure 2), C1 se trouve au milieu d'une zone réservée aux locuteurs des groupes A et B (zone à gauche du barycentre), ce qui veut dire qu'il a une pratique langagière associée à ces groupes. Les données premières montrent qu'il a un score sensiblement plus élevé que la moyenne du groupe C sur toutes les variables retenues sauf sur celle de l'ellipse pronominale, pour laquelle la fréquence touche la moyenne du groupe, et celle de la construction hypothétique pour laquelle il est sans score. Dans le tableau suivant, nous présentons quelques exemples traduisant son continuum linguistique qui se présente comme une alternance constante entre constructions standard et constructions non-standard :

Variable	Non-standard	Standard
LA	Tout ce que vous voyez là, le pactole de la journée là, ça revient à deux à trois personnes	Tu sais, quand tu fais du mal à quelqu'un, tu payes toujours
OMIND	C'est pas question d'être agressé [à la gare routière] mais c'est un droit	Ils ont dit j'avais une arme à la gare
GENDEF	Tu vas pas me dire qu'il y a pas les cadres ici à Adjamé	La majorité des transporteurs d'ici-là, c'est des illettrés
ADJ	Aucune occurrence	Aucune occurrence
PROREL	Parmi les pays de l'Afrique de l'Ouest là, pourquoi c'est nous [...] on est mieux vu	Donc un gars qui vient d'Adjamé, c'est de la pourriture
ELPRO	Mais tout le grand Nord, on lui a donné	Il faut vivre dans le milieu pour mieux les connaître [les enfants de la rue]
POSS	Bon lui ses jeunes, il les favorise	Bon, compte tenu de ma situation [...]
HYP	Aucune occurrence	Aucune occurrence

Comme nous l'avons vu, le comportement linguistique de C1 est plutôt comparable à celui des locuteurs des non-, peu ou moyennement scolarisés qu'à celui des scolarisés du lycée et de l'enseignement supérieur. Cette pratique langagière doit être vue en relation avec le cadre de vie dans lequel il se trouve : à cheval sur deux champs culturels différents, celui des scolarisés et celui des coxers, C1 s'adapte, consciemment ou non, à la manière de parler de son milieu habituel, peuplé de personnes moins scolarisés que lui. Si le milieu des coxers est fortement

stigmatisé, il est aussi culturellement et linguistiquement cohésif ; la pratique du « nouchi » signale à la fois une habileté sociale nécessaire à la survie dans la gare et une appartenance au groupe de pairs, les coxers. La tendance à adopter les pratiques langagières du milieu immédiat se confirme par le fait que la plupart des informateurs estiment qu'il est socialement plus acceptable de s'adapter au style de son interlocuteur que d'afficher une manière de parler plus « élevée », c'est-à-dire empreinte de la norme scolaire. La pratique langagière commune permet ainsi de consolider la cohésion du groupe indépendamment du niveau de scolarisation de ses membres, relégué ici au second plan. Il semble donc, pour ce locuteur aussi, que les normes sociales (consolidation de la cohésion du groupe, solidarité entre pairs, adaptation au milieu) priment sur la compétence « scolaire » et que pour mieux s'intégrer à son nouveau milieu social il choisisse d'adapter ses pratiques langagières à celles du monde qui l'entoure.

Le groupe C : quel continuum ?

En regardant la carte des correspondances II (Figure 2), on constate que les locuteurs du groupe C, qui sont pourtant de scolarisation élevée, forment un continuum tout comme les groupes A et B dont la scolarisation est moindre. Sur la carte, les locuteurs du groupe C se placent soit dans la zone autour du barycentre (C1, C6, C8, C10), s'associant au comportement linguistique de la plupart des locuteurs des groupes A et B, soit dans la zone supérieure droite, formant un champ à part avec certains locuteurs du groupe B (C2, C4, C5, C9). Les locuteurs C3 et C7 se placent en position intermédiaire entre les deux ensembles et constituent ainsi un comportement linguistique plus « hybride ». Sur la carte, tous les locuteurs se plaçant autour du barycentre et associés au comportement linguistique des groupes A et B expriment des attitudes positives envers le français abidjanais, alors que tous les locuteurs qui se placent à la zone supérieure droite ont des attitudes négatives envers le français abidjanais, à une exception près, le locuteur C9. Cette observation est d'autant plus intéressante que la Figure 2 est exempte de la variable indépendante « attitudes linguistiques » et ne mesure que le comportement linguistique réel des locuteurs, sans que cette variable « neutralise » l'effet des autres variables. Les analyses des correspondances nous conduisent par conséquent à soutenir que les attitudes linguistiques, liées à l'identité personnelle des locuteurs et à leurs ambitions personnelles et professionnelles, ont plus d'impact sur les pratiques langagières que leur niveau de scolarisation²².

Conclusion

Le résultat le plus intéressant de l'analyse des correspondances est, à notre avis, qu'il s'est avéré quasiment impossible de prévoir un certain comportement linguistique (« comportement linguistique » étant défini en fonction des *fréquences* des variables linguistiques) à partir du niveau de scolarisation des locuteurs en ce

²² Rappelons toutefois que l'analyse des correspondances n'établit pas de rapports de causalité entre les différentes catégories étudiées mais des *correspondances* (affinités et relations) entre elles.

qui concerne les non- et peu scolarisés (groupe A) et les moyennement scolarisés (groupe B). Le seuil de divergence se situe entre les groupes A et B d'un côté et le groupe C de l'autre. Alors que les groupes A et B forment un groupe assez homogène sur la partie gauche de la carte des correspondances, les locuteurs du groupe C s'étalent sur un continuum allant de la gauche vers la droite, se caractérisant par un comportement linguistique plus diversifié que les groupes A et B. La variation interne à ce groupe semble avoir une motivation sociale : les dires des locuteurs qui ont des attitudes positives envers le français abidjanais se caractérisent par une fréquence supérieure de traits non-standard que ceux des locuteurs qui expriment des attitudes négatives envers lui.

Afin d'examiner de plus près la motivation des attitudes linguistiques et leur impact sur le comportement linguistique des locuteurs, nous avons dressé six profils linguistiques, deux profils pour chacun des groupes A, B et C. L'étude de ces profils nous a permis d'étudier plus en détail l'interaction entre niveau de scolarisation, attitudes linguistiques et productions linguistiques, en accordant une plus grande place au cadre social dans lequel vit le locuteur que ne l'a permis l'analyse des correspondances. Cette analyse, certes sommaire et réductrice face à la grande complexité qui caractérise l'interaction entre l'être humain et le monde qui l'entoure, a toutefois fait apparaître deux types d'orientations sociales : une orientation « locale » qui va de pair avec les attitudes positives envers le français abidjanais et évolue dans le cadre « informel » de l'économie ivoirienne, et une orientation sociale associée aux attitudes négatives envers le français abidjanais et liée à l'ambition des locuteurs de s'intégrer dans la communauté des scolarisés. L'analyse des correspondances a ainsi montré qu'il est difficile de décrire le continuum linguistique abidjanais à partir de catégorisations sociales préétablies ; l'étude de la motivation de la variation doit avoir pour fondement un cadre interprétatif plus large, dépassant les variables « classiques » de la sociolinguistique, dont le niveau de scolarisation qui jusque-là a été la variable la plus importante pour la catégorisation des locuteurs dans le contexte ivoirien.

Bibliographie

- BENZECRI, J.-P. (1992). *Correspondence Analysis Handbook*, New York, Basel, Hong Kong, Marcel Dekker, Inc.
- BOUTIN, B. A. (2002). *Description de la variation : Etudes transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble III, Lille, Atelier national de reproduction de thèses.
- HATTIGER, J.-L. (1983). *Le français populaire d'Abidjan : un cas de pidginisation*, Abidjan, Université nationale de Côte d'Ivoire, Institut de linguistique appliquée.
- JABET, M. (2005). *Omission de l'article et du pronom sujet dans le français abidjanais*, Lund, Lunds Universitet, Romanska institutionen, Etudes Romanes de Lund 74, Thèse de doctorat.

- KNUTSEN, A. M. (2007). *Variation du français à Abidjan (Côte d'Ivoire). Etude d'un continuum linguistique et social*, Oslo, Université d'Oslo, Thèse de doctorat, Acta Humaniora.
- LAFAGE, S. (1979). « Esquisse d'un cadre de référence pragmatique pour une analyse sociolinguistique en contexte africain » in Wald et Manessy 1979 : 41-60.
- PLOOG, K. (1999). *Le premier actant en abidjanais. Contribution à la syntaxe du non-standard*, Doctorat nouveau régime, Bordeaux, Université de Bordeaux III.
- PLOOG, K. (2002). « L'approche syntaxique des dynamiques langagières : non-standard et variation » in *Cahiers de grammaire*, 27 : 77-96.
- WALD, P. et G. MANESSY (éds.) (1979). *Plurilinguisme : normes, situations, stratégies*, Paris, L'Harmattan.